

terrible événement les années n'ont apporté aucun changement dans la situation de l'infortuné.

Les médecins avaient décidé qu'il fallait faire en sorte de lui laisser son erreur, puisque seule, elle lui faisait supporter la vie. Chaque jour, il s'enfermait pour écrire à sa fille, ornait des fleurs les plus rares le lieu qu'elle avait habité quand elle était près de lui, et parlait avec orgueil et tendresse de ses vertus et de ses talents au petit nombre de personnes qu'il consentait à voir.

« Peu à peu, continua le vieux médecin, je m'aperçus que ma vue lui faisait mal, et je pensai que malgré son oubli total de la mort de sa pauvre fille, il conservait un souvenir vague de m'avoir vu près de lui dans un instant funeste. Je m'abstins donc de reparaitre ici, mais si sa santé s'était altérée ou que quelque changement eût eu lieu dans sa folie, son vieux intendait, qui lui est dévoué, m'en eût averti sur le champ.

« Je sus votre séjour au Préau, et la pensée que vous pouviez ignorer le triste état du marquis ne m'étant pas venue un seul instant, je me félicitai du bien-être que, disait-on, votre présence lui avait apporté.

« Après votre départ, une sombre tristesse s'empara de lui : je fus informé qu'il avait cessé de porter des fleurs dans l'appartement qui avait appartenu à sa fille, qu'il n'écrivait plus, et qu'il avait ordonné qu'on couvrit d'un crêpe le portrait de Thérèse : je vis qu'un grand changement allait s'opérer, et j'accourus aussitôt.

« Le marquis, au lieu de craindre ma vue, me reçut avec son ancienne amitié. « Ah ! docteur, me dit-il, ma pauvre tête est bien malade : une lumière funeste vient m'éclairer, et je cherche encore à la repousser. N'est-ce pas ? ce n'est pas un rêve, vous étiez près de moi lorsque lord Gray... » Il n'acheva pas, et se penchant sur moi, il pleura avec amertume. Je le calmai, mais sans repousser la vérité qu'il entroyait.

« Peu à peu, il s'accoutuma à la pensée qu'il avait tout perdu. Je ne pus alors ramener du repos dans son âme qu'en lui parlant de vous. Il rappelait toutes les circonstances de votre séjour près de lui, et terminait toujours ses récits en disant : « Pauvre Raoul ! noble jeune homme ! que pensera-t-il lorsqu'il saura la vérité ! Je veux la lui écrire moi-même, je suis bien coupable envers lui ! »

« Mais sa faiblesse augmentait chaque jour d'une manière effrayante ; bientôt, il ne put plus se lever, et une fièvre continue le mina. Il y a trois jours... » Le vieux médecin en était là de son récit lorsqu'on vint l'avertir que le marquis le demandait. Nous sortîmes et nous entrâmes dans la chambre du mourant. Oh ! comme mon cœur se serra douloureusement à sa vue ! il était pâle, éteint, les yeux à demi fermés. Le docteur s'avança près du lit et lui dit qu'il lui annonçait une heureuse nouvelle.

« Serait-ce déjà Raoul de Blangy ? dit le marquis d'une voix à peine distincte.

— Oui, c'est moi, m'écriai-je, en me précipitant près de lui et en baisant sa main défaillante.

Il me regarda longtemps, puis il sourit doucement, et rassemblant toutes ses forces, il me dit :

« Pardonnez-moi, mon fils ; je vous ai associé à ma folie, mais le voile s'est déchiré, j'ai vu la fatale vérité, et je meurs. Le ciel a permis que ma raison revint assez lucide pour que mes dernières dispositions ne soient pas contestées après moi. Adieu, mon enfant, adieu ! »

Et sa tête se penchant sur mon bras qui le soutenait, il expira. Je pleurai longtemps agenouillé près du lit funèbre, et je ne voulus point retourner vers ma mère que je n'eusse prié sur la tombe du meilleur et du plus malheureux des hommes.

On trouva près de lui un paquet cacheté portant ces mots : à mon fils, Raoul de Blangy : je l'ouvris, il contenait la donation du château du Préau ainsi que des vastes domaines qui l'environnaient. Il me conjurait en outre, d'habiter, chaque année, au moins trois mois cette magnifique demeure, et de ne faire aucun changement dans le lieu qu'avait occupé sa malheureuse fille.

J'accomplis religieusement et j'accomplirai toujours par la suite ses volontés dernières. Lorsque l'année du deuil que je m'étais imposé fut terminée, je regis la foi de ma douce Noémie, et je l'amena dans ce beau lieu. Elle savait tout, et je craignais que la vue du portrait qui m'avait inspiré une si folle passion, n'affligât son cœur ; mais après qu'elle l'eût longtemps regardé, elle s'agenouilla et me dit :

« O mon cher Raoul ! prions tous deux pour que cet ange qui est dans le ciel, bénisse notre union et protège notre amour ! »

LE COMTE DE LA THÉOLS.

FIN.

— Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAUNAY,  
223, rue McGill, Montréal.

## “ MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS ”

Volume élégant, 208 pages, bon portrait de Montcalm et deux cartes très-utiles. Librairie Hachette et Cie., 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

L'auteur, M. Charles de Bonnechose, est l'une des meilleures plumes des Revues françaises. Il est heureux pour nous qu'un chapitre de nos annales ait occupé son attention.

Les Canadiens se font un plaisir de rendre à l'histoire de France la page de Montcalm. Nous l'avons conservée par amour, par tradition, par orgueil national, pensant que plus tard on nous en demanderait compte. Ce n'est pas la seule que nous tenions de la sorte en réserve et qui ne saurait nous être enlevée, mais que l'on pourra copier, si je puis m'exprimer ainsi.

Espérons que, bientôt, la famille canadienne verra un double de sa galerie de portraits accepté par cette France d'où nous sommes partis il y a plus de deux siècles, et qui enfin ouvrira ses portes à nos héros.

Au nombre de ces derniers, parmi les plus grands, se présente Montcalm, figure et caractère antiques, vainqueur fabuleux, vaincu dont la défaite à fait couler un monde.

On conçoit très-bien que, de tous les généraux fournis à ce continent, soit par la France, soit par le Canada, aucun n'apparaisse aux yeux du lecteur entouré de plus de rayons, de plus de prestige et de grandeur que le commandant de la bataille de Carillon, et le soldat valeureux tombé sur les plaines d'Abraham. Rappelons-nous les vers de Crémazie :

Qui nous rendra cette époque héroïque  
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux  
Renouvelaient dans la jeune Amérique  
Les vieux exploits chantés par nos aïeux !

C'est par des coups d'éclat qu'il a marqué sa vie. Pour le lecteur étranger à notre pays, surtout pour le Français, il a des charmes irrésistibles ; il semble se détacher du tableau de notre histoire et en prendre tout le premier plan. Sa personnalité, son rôle tentent de suite les écrivains d'outre-mer.

Déjà, trois ou quatre bons ouvrages nous sont arrivés de Paris pour en parler. Chacun s'empresse de mettre au jour ce qu'il rencontre de neuf à son sujet : correspondance officielle du temps, lettres de famille, mémoires et notes de son entourage, enfin, les matériaux d'un travail complet.

M. de Bonnechose, qui, dans tout son livre, déroule devant la France moderne les beaux souvenirs que réveille le nom de cet homme de cœur, ne manque pas l'occasion de rapprocher souvent le patriotisme vivace des Canadiens, des textes qu'il cite et des actions qu'il raconte : « Tels les Canadiens étaient autrefois, dit-il, tels ils sont encore, malgré des désastres inouïs. » La France humiliée se relèvera, car les racines françaises résistent à tous les chocs. C'est la pensée consolante qui anime son œuvre.

Voyez ce qu'il dit de nos ancêtres, comme il en parle avec un attendrissement filial !

Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,  
Allaient combattre et mourir en soldats !

selon que s'exprime encore Crémazie.

Quel est celui de nous qui ne lira pas avec joie les lignes suivantes, écrites aux bords de la Seine et que l'on croirait échappées de l'âme d'un Canadien :

C'était un beau fleuron de la couronne de France que le Canada, avec ses trois villes et ses florissants villages semés sur les rives du Saint-Laurent, avec ses forteresses, ses entrepôts regorgeant de toutes les pelleteries de la baie d'Hudson, et sa ceinture de peuplades amies et soumises. Et puis, là, quel amour pour la mère-patrie ! Dans ce pays sans passé historique, sur cette terre vierge, à peine effleurée par les pas errants de quelques tribus sauvages, rien n'existait qui ne fût français. Pas une maison qui n'eût été bâtie, pas un champ qui n'eût été défriché par des mains gauloises : tout y était né par la France, tout y vivait par elle. C'était bien moins une colonie qu'une province d'outre-mer, ou plutôt c'était la Nouvelle-France.

C'était la Nouvelle-France que des ministres clairvoyants, des gouverneurs habiles, des généraux admirables avaient conçue, administrée, poussée de progrès en

progrès, défendue à outrance et fait respecter depuis un siècle. Son drapeau flottait des bouches du Mississipi à celles du Saint-Laurent, des Alléghanys aux Montagnes-Rocheuses.

Un jour, tout fut menacé, mis en péril, abandonné, perdu.

L'étranger qui connaît quelque peu cette immense catastrophe, n'en a retenu qu'un mot, un nom : celui de Montcalm. Son histoire, étudiée, le montre aussi grand que l'imagination de nos poètes l'a représenté—

mais c'est que nos poètes connaissent son histoire ! Le voilà qui traverse l'océan, qui passe à l'Europe et qui, loin de perdre au contact d'autres célébrités, en revêt un éclat nouveau dont nous sommes fiers, nous, les fils de ses soldats malheureux.

M. de Bonnechose nous le peint physiquement en quelques lignes :

C'était un petit homme de fière mine, à l'allure nerveuse, avec un nez busqué et de grands yeux noirs étincelants, que la poudre de la coiffure rendait encore plus vifs. Quand l'hiver, sur la route de Québec à Montréal, un traîneau filait au galop, et que du fond d'une pelisse de fourrures deux éclairs avaient brillé : « Voilà le marquis, » disaient les passants.

Saluons l'écrivain sympathique qui va contribuer à nous faire connaître au loin. Nous commençons à recruter des amis chez les hommes d'étude de l'ancienne France, et notre presse ne peut que les applaudir. Ces amis n'appartiennent pas aux cercles bruyants de la littérature à sensation ; ils font des livres et des conférences qui, par leur nature même, ne sont pas généralement recherchés de la foule, mais l'excellence de leurs œuvres les fera toujours écouter dans un milieu où les nations comme les individus tiennent à se produire.

Nos gloires nationales, celles qui sont restées enfermées avec nous dans ce coin de l'Amérique et dont l'Europe n'a, pour ainsi dire, jamais soupçonné l'existence, attirent à présent quelques chercheurs, certains curieux épris de traditions, qui restent étonnés des souvenirs que nous conservons—étonnés aussi de ce que nous nous sommes conservés nous-mêmes. C'est un monde en petit, mais possesseur de vertus remarquables, qui se révèle à l'étranger, et c'est surtout la France qui éprouvera le plus de plaisir de cette découverte, puisque nous lui rendrons des renommées et lui remettrons en mémoire des actions dignes d'elle, dignes de son passé qui fut si attrayant, qu'après cinq quarts de siècle, il alimente en nous une affection constante, inaltérable.

Le moment semble choisi pour ce retour de la mère vers la fille. Au bruit des revers de la France, nous avons soupiré. Les malheureux sont toujours attentifs : on nous a d'abord écoutés de là-bas avec surprise, puis un regard s'est dirigé de ce côté pour interroger ces Français d'une autre époque déplorant l'infortune d'autrui et ne s'en cachant pas.

« J'ai connu le malheur et j'y sais compatir. »

M. de Bonnechose le ressent. Écoutons-le :

Pour la France, hier encore vêtue de deuil, n'est-ce pas maintenant l'heure de se souvenir, l'heure de s'incliner pieusement devant toutes grandes victimes de l'honneur national ? Si ce n'est aujourd'hui, quand donc notre pays honorerait-il la mémoire de ses soldats ? Qu'importe que leurs ossements aient déjà blanchi : les serviteurs fidèles qui expirèrent jadis pour la France, l'aimaient-ils moins que les bien-aimés de la patrie qui sont morts hier ?... Si la France n'élève des statues qu'aux victorieux, elle devait au moins à Montcalm un tombeau. Les Canadiens s'en sont souvenus pour elle. Essayez de chasser de l'histoire la poésie, il y a une place d'où l'on ne peut la bannir : c'est le cœur de l'homme. Montcalm, tombant sous les murs de Québec, est resté et restera, pour le peuple qui fut vaincu avec lui, comme le dernier défenseur, comme le dernier ami. Dans cette victime chevaleresque, les Canadiens n'ont pas cessé de voir l'image de la patrie perdue, de leur pauvre France à qui l'on pardonne beaucoup parce qu'elle a beaucoup aimé... La Nouvelle-France et Montcalm : le malheur avait autrefois uni ces deux noms, l'histoire ne les séparera jamais.

Pour terminer cet article trop court, mais que le lecteur pourra facilement oublier en lisant le livre, je citerai le passage suivant. La flotte anglaise remonte le fleuve, marchant à la conquête du Canada :

Chaque marée pousse en avant les navires de l'invasion ; ils ont franchi le cap Tourmente,

puis la grande île d'Orléans. Un gigantesque rocher de granit et d'ardoise s'élançant de la rive septentrionale, semble barrer le fleuve. Au pied, et sur la cime de ce roc apparaît aux Anglais, sous les rayons d'un soleil de juin, un étonnant assemblage de clochers en branle, de batteries en feu, d'esplanades verdoyantes, d'arbres séculaires, de dômes et de toits métalliques, réfléchissant la lumière comme autant de miroirs ; ville couronnée par une citadelle aux bastions à pic, que domine à son tour un cap de mille pieds de hauteur, sortant tout droit du fleuve. Eblouissant tableau, qui se reflète dans l'onde d'un bassin assez immense pour contenir cent vaisseaux de ligne—à cent vingt lieues de la mer. C'était la capitale de la Nouvelle-France.

Ce panorama a de quoi surprendre les étrangers qui ne rêvent que bicoques et campements d'Indiens en pensant à notre pays.

BENJAMIN SULTE.

Nous avons reçu, trop tard pour le numéro de cette semaine, la biographie de M. Girouard par M. L. O. David.

## LA CRISE PARLEMENTAIRE EN FRANCE

Les derniers journaux de France nous ont apporté le compte-rendu détaillé des séances du parlement de Versailles, les 18, 19 et 20 juin, dont le télégraphe nous avait déjà parlé. Jamais peut-être aucune assemblée délibérante n'a donné un spectacle semblable à celui que l'Assemblée de Versailles a présenté dans cette circonstance. C'était, on le sait, à l'occasion de la réunion des Chambres et de la dissolution de l'Assemblée, qui a surabondamment prouvé qu'elle méritait d'être renvoyée et dissoute.

Le parlement français a été, pendant ces séances, le théâtre de scènes de violence inouïes dans les fastes parlementaires. Les injures les plus fortes étaient à l'ordre du jour, entre les deux côtés de la Chambre des députés. Le président était impuissant à rétablir l'ordre. L'assemblée avait la physionomie d'un champ clos de *boxeurs*. On crut, plusieurs fois, que les deux partis allaient en venir aux mains. Le parlement français s'est placé du coup à une distance que le parlement anglais, ou tout autre parlement, n'a probablement jamais atteinte. M. Paul de Cassagnac, le matamore du parti bonapartiste, et le premier énergumène de la Chambre, était à la tête de la bagarre. Les Français ne peuvent, désormais, jeter la pierre à aucun autre peuple, pour la grossièreté du langage et les violences de parti, dans l'enceinte législative. Ces quelques jours ont suffi pour déprécier à jamais le régime parlementaire en France. Voici comment un des principaux journaux de Paris, le *Figaro*, apprécie ces événements :

En face des saturnales sans nom et de vraies scènes de bouge dont les amis les plus indulgents du régime parlementaire sont dégoûtés eux-mêmes, M. Grévy n'a pu s'empêcher de dire du haut de son fauteuil : « Je voudrais que la France pût voir pour mieux juger ! »

Eh bien, j'ai vu, j'ai entendu, j'ai suivi sans en perdre un seul mot ni un seul incident, la discussion brutale et grossière dont la plus abaissée de nos Chambres prodigue l'humiliant spectacle, et j'ose dire que jamais, dans aucun pays, à aucune époque, on n'a rien contemplé de pareil ! Ni les Communes d'Angleterre, ni le Reichsrath de Vienne, ni le Reichstag de Berlin, ni les Cortès de Madrid, ni les Assemblées les plus passionnées des autres peuples, ne sont descendues, dans leurs plus mauvais jours, à ce degré d'avilissement et d'ignominie.

Certes, les Assemblées tumultueuses ne nous ont pas manqué depuis quatre-vingts ans ; les tempêtes et les violences pullulent dans notre histoire parlementaire ; mais, sous la première République comme sous la seconde, en 92 et en 93, comme en 48 et en 49, le drame avait au moins quelque grandeur, et quand les titans de la Montagne, les scélérats formidables de la Terreur se menaçaient du pistolet à la tribune, entre deux harangues enflammées, et s'envoyaient à la guillotine, ils ne donnaient pas à rire au monde !

Au lieu de ces acteurs terribles, qui ont parfois fait trembler l'Europe, nous n'avons plus que des cabotins abjects dont la farce indigne fait de nous la moquerie de l'univers !

Et l'on parle d'un coup d'Etat contre cette tourbe incapable et tapageuse ? Ce serait trop d'honneur ; un coup de pied suffit, et nous comptons bien que le Sénat le donnera demain, aux applaudissements de la France entière !

Le coup de pied a été donné, en effet, et l'Assemblée n'est plus. Elle est morte misérablement, accablée par le mépris public.